



HAL
open science

Voix et silence : les paradoxes de la publication des conversations académiques

Charlotte Detrez

► **To cite this version:**

Charlotte Detrez. Voix et silence : les paradoxes de la publication des conversations académiques. Le silence en littérature au seuil de l'acte créatif 2023, Jacqueline Bergeron; Erasmus Expertise; Commission nationale française pour l'UNESCO, May 2023, Paris & en distanciel, France. hal-04093073

HAL Id: hal-04093073

<https://hal.science/hal-04093073>

Submitted on 9 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Voix et silence : les paradoxes de la publication des conversations académiques

Charlotte Détrez (CELLF 16-18)

Depuis que j'ai commencé mes recherches de thèse sur les collectifs lettrés du XVII^e siècle – ces académies, cercles, assemblées et autres cénacles qui se tenaient souvent chez les bourgeois lettrés –, quelque chose cloche. Dans le silence des bibliothèques universitaires et de la salle Y de la BNF, la salle de la réserve des livres rares, plongée dans les pages des manuscrits et des ouvrages imprimés des poètes et autres hommes de lettres que j'étudie, il y a un manque. Ce manque, j'ai pu l'identifier. C'est la voix solennelle de l'animateur, c'est les conversations enflammées, les disputes, Michel qui coupe la parole à Pierre, Paul qui hausse le ton, l'entrechoquement des verres, le froissement des draps dans le salon de madame de Rambouillet, le grincement du parquet de l'hôtel des de Thou, les rires, les silences même. Par la mise en littérature, un univers de communication verbale et non-verbale, un univers entier de sons, s'effacent et se trouvent anéantis. A quoi pouvait bien ressembler, in situ si l'on peut dire, ces collectifs que j'étudie ? La littérature d'académies nous plonge dans un monde de silences, qui comprendrait au moins deux niveaux, à ce stade : celui de l'auteur-émetteur, qui doit faire taire sons et voix dans la matérialité muette des pages, et celui du lecteur-récepteur, inapte à reconstituer l'oralité telle que vécue lors des réunions entre lettrés.

Cependant, et c'est dans ce « cependant » que nous trouvons notre salut de lecteur-chercheur – cependant, il y a dans ce silence une parole qui persiste, qui « subsiste et vit », dit Walter Ong, linguiste américain qui a travaillé sur les cultures orales. Il rajoute : « Tous les textes écrits sont liés, directement ou indirectement, au monde du son (l'habitat naturel du langage) pour révéler leur sens. "Lire" un texte signifie le transformer en son, à voix haute ou dans notre imagination [...]. L'écriture ne peut en aucun cas se passer de l'oralité. » (Walter J. Ong, *Oralité et écriture*). Pierre Van Den Heuvel, dans son ouvrage *Parole, mot, silence : pour une poétique de l'énonciation*, se questionne d'ailleurs sur la nature de cette voix qui peut être la voix de l'auteur ou celle d'un intermédiaire abstrait, une voix inventée, imaginée ou fabriquée, une voix qui est à la fois celle d'un autre et la nôtre. Il y a donc au sein même de la définition de la littérature d'académies, quelque chose de paradoxal qui joint la voix au silence, l'expérience littéraire à l'expérience de vie, dans l'objet unique qu'est le livre.

Alors de quoi parlons-nous quand nous parlons de littérature d'académies ? La littérature d'académies fait le compte-rendu de ce qui s'est passé pendant des séances collectives savantes

et lettrées. Il peut s'agir d'ouvrages privés comme des correspondances, des journaux, des mémoires, mais il peut aussi s'agir d'ouvrages publics, individuels comme collectifs, qui peuvent être des « entretiens », des « promenades », des « dissertations ». Et si le choix du genre se pose, il a le mérite de poser une question déjà effleurée pendant cette présentation : comment faire basculer la vocalité des colloques vers la matérialité silencieuse des pages et pourquoi ? La question de la pertinence, de la légitimité voire de la possibilité même d'une telle opération était de fait problématisée dès le premier tiers du XVII^e siècle : Jean-Louis Guez de Balzac, une personnalité lettrée importante de cette période, discutait ainsi, dans une lettre intitulée « De la conversation des Romains » le fait d'ouvrir, je cite, « la porte du cabinet » – entendre « voir les Romains dans leur vie privée, converser et débattre entre amis ». Car la transposition de l'oral vers l'imprimé soulève également une migration du privé vers le public, et aussi du caché vers le montré qui pose d'ailleurs une problématique éthique, celle de l'honnêteté : faut-il tout dire au lecteur ?

Afin de mieux encadrer ces problématiques du silence, qui sont aussi, nous l'avons compris, aussi bien des problématiques de voix, j'ai choisi de vous présenter le *Mémorial de quelques conférences avec des personnes studieuses* publié anonymement chez Louis Billaine en 1669, mais attribué à François de la Mothe le Vayer. Cet ouvrage se présente comme une sélection de comptes-rendus de réunions savantes auxquelles a assisté notre narrateur. Il est composé de 61 comptes-rendus sur des sujets divers et variés, au hasard les jeux d'argent dans les cultures étrangères (XXIV), la transmission de la noblesse chez les hommes et les femmes (XXXVIII), l'exercice sportif (XL), etc. Certains sujets touchent d'ailleurs du doigt notre problématique : le compte-rendu XLIII (43) fait, par exemple, l'éloge du silence et de ce qu'il appelle les êtres-monosyllabes (reprenant ainsi l'adage *omnis herus sit servo monosyllabus* – je traduis « chaque maître se doit de posséder un serviteur monosyllabique » qui admet que les meilleurs domestiques sont les discrets et les taiseux).

Cet ouvrage est intéressant pour notre journée d'études en ce qu'il propose quatre niveaux de paradoxes silence/voix que je vais tâcher de vous présenter.

Le premier niveau de paradoxes qui nous intéresse dans le *Mémorial* est **d'ordre énonciatif** : il interroge la mise sous silence des autres par la consécration du « je ». En effet, notre narrateur parle avec la première personne ; il écrit seul cet ouvrage qui se veut autobiographique et assume seul, c'est du moins ce qu'assume l'adresse au lecteur de l'ouvrage, la responsabilité de ses comptes-rendus : il se fait l'unique garant de la mémoire transmise. Le « je » du narrateur

prévaut ainsi sur le texte et fait taire par défaut tous les autres membres existants. Toutefois, le narrateur choisit, au moyen du discours rapporté notamment, de faire entendre la voix des autres membres de l'assemblée dans l'imprimé. Les membres du collectif entrent et sortent de la scène, parfois comme membre régulier, parfois comme simple invité, et donnent leur avis sur un sujet commun. Il arrive parfois aussi que le narrateur fasse des mises en abîme de discours rapportés ; ainsi du compte-rendu XXVI (26), consacré à la nourriture, qui raconte ce qu'un des personnages a vécu dans une autre assemblée ; je cite : « Megalorus nous a dit en entrant, qu'il avoit dîné chez un de ses amis en si bonne compagnie, qu'il auroit pris sa chambre pour l'Academie des beaux Esprits [...]. Sans doute ; luy-a-t-on dit, que vous nous conterez des merveilles des propos de table qui s'y sont tenus » (p.145). Il s'agit dès lors de mettre en scène la restitution, sur plusieurs niveaux – une première restitution (et non « retranscription » car la mise en récit n'est pas simple recopiage), une première restitution, donc, racontée par Megalorus à ses compagnons, et une seconde, racontée par notre narrateur à ses lecteurs. Plus encore, si l'éthos revendiqué est individuel, il est tout aussi collectif. Car si c'est « je » qui prend la parole dans le *Mémorial*, c'est souvent un « nous » qui apparaît. « Un homme [...] s'est trouvé parmi nous » (XVI, p.90), « l'on est tombé d'accord qu'on devait se défier des grandes & nombreuses compagnies » (XI, p.71). Notre narrateur devient alors le porte-parole d'une assemblée, et dire « je », c'est entendre le « nous ». La prise en charge de la voix des autres est ainsi rendue audible par un nouage, qui apparaît comme un palliatif possible à la mise sous silence par l'omniprésence du « je ». C'est par cette autre « première personne », par cette voix unique qui est en fait la voix de tous, que nous pouvons trouver la solution à la problématique du silence des autres par la prise en charge de l'énonciation par « je ».

Le deuxième niveau de paradoxes qui nous intéresse dans le *Mémorial* est **d'ordre narratif voire esthétique** : il interroge le genre même du mémorial en ce qu'il impose une sélection. L'ambition de notre ouvrage est en effet énoncée dès l'adresse au lecteur : le narrateur précise vouloir, je cite, « repasser par dessus » ses notes faites « le soir à la Pythagorique » et, je cite à nouveau, « communiquer aux autres ce que j'ay autrefois jugé digne de remarque [...] et rapporter [...] des déclamations que les plus grands hommes de [mon] temps avoient prononcées devant [moi] ». Les desseins du *Mémorial* sont donc à la fois mémoriels (une plongée dans ses notes personnelles qui s'apparentent, selon le narrateur, à une « digestion »¹) et mémoriales

¹ « Je pratiquois à peu près la mesme chose à l'égard de ces honnestes reduits, d'où je sortois toujours meilleur que je n'y estois entré, remportant dans mon cabinet les connoissances que j'y avois acquises, afin d'en profiter en les digerant, & en les rendant miennes en quelque façon pour l'avenir » (p.11).

(une sélection de ce qui est digne de rester dans la mémoire collective). Le *Mémorial* présente donc deux choix : un premier, antérieur à la composition de notre ouvrage, qui consiste à ne prendre en notes que les conversations dignes de remarques, et un second qui consiste à repasser par-dessus ces notes et nous les offrir, publiées. L'ouvrage opère une sélection, et le narrateur s'oblige donc, et oblige le lecteur, à transiger avec le réel. Le silence est donc bel et bien, ici, au seuil de l'acte créatif. A ce stade, le *Mémorial de quelques conférences* se présente aussi bien comme une composition faite de discours que de silence. Cependant, le narrateur se justifie : l'objectif de son *Mémorial* est avant toute chose moral. Il veut inciter les lecteurs à se joindre au bruit du monde et accumule les arguments en faveur du rassemblement des esprits : c'est pour lui un utile divertissement et cela empêche la lassitude de l'étude des livres. Il mobilise, pour justifier son jugement, deux sources principales : d'abord le verset 12 du chapitre 32 de l'*Ecclésiaste*, « *in multis esto quasi inscius, et audi tacens simul et quaerens* », que nous pourrions traduire littéralement par « en bien des choses être comme ignorant, (et) écouter en silence et en même temps se poser des questions »², qui encourage une posture d'humilité ; puis cite la préface du premier livre des *Controverses* de Sénèque, son maître, dans laquelle il présente son ami Marcus Porcius Latro qui étudiait les livres jusqu'à l'épuisement (« *nec intermittere studia sciebat, nec repetere* » - « il ne savait ni mettre fin à ses études, ni les reprendre ») et qui fait l'éloge de la pondération et de la mesure. Le narrateur, d'ailleurs, avertit son lecteur : il n'oblige pas qui que ce soit à la lecture. L'ambition esthétique embrasse ainsi une posture de sagesse : la sélection permet non pas de revivre, « comme si nous y étions », les conversations vécues par notre narrateur, mais de nous donner un échantillon généreux de ce que nous pourrions vivre si nous sortions de la lecture. Le silence assumé par le choix d'une sélection devient donc un bon prétexte : il incite le lecteur à sortir de l'étude des livres, à se joindre à des conversations, à vivre, et même à se promener dans les rues de Paris qui sont pour le narrateur, je cite, « les divertissemens nécessaires aux plus serieuses études » avant de citer les Tuileries, le Luxembourg, le Palais Royal de Medecine.

Cette leçon apportée par le narrateur nous mène vers le troisième niveau de paradoxes voix/silences qui nous intéresse dans le *Mémorial* et qui est **d'ordre philosophique**, dirons-nous. En effet, cette posture de sage est d'autant plus légitimisée qu'elle est justifiée par l'âge du narrateur. A ce stade, il faut se rappeler que l'ouvrage est publié en 1669 et qu'à cette date, François de la Mothe le Vayer, l'auteur à qui l'on attribue l'écriture de l'ouvrage, a 81 ans. Et

² Que François de la Mothe le Vayer traduit par « comme celui qui y cherchois beaucoup plus à m'instruire, qu'à y débiter ce que je sçavois » (p.10).

si le silence n'est traité qu'à une seule reprise dans l'ouvrage en temps que thème de compte-rendu, la mort est quant à elle omniprésente dans le *Mémorial*. Elle apparaît partout, de manière parfois nostalgique comme dans les comptes-rendus XXXVI (36) et XXXVII (37), qui traitent respectivement du temps qui passe et du souvenir, ou bien de manière humoristique, par exemple dans le compte-rendu XXV (25) qui est un débat sur l'âge de départ à la retraite. Elle devient pourtant toujours cérémonielle et grave quand il s'agit de la mort concrète d'êtres chers. Le compte-rendu XX (20) est ainsi consacré à la question du deuil, de l'affliction et de la souffrance, et plus encore de la manière de consoler un ami, lorsque l'un des membres de l'assemblée, Xénomanes, apparaît en vêtements de deuil. L'un des derniers comptes-rendus, le LVII (57), rend hommage, de manière plus poignante encore, à l'un des membres de l'assemblée, Télémon, et constitue un véritable éloge funèbre dans lesquels chaque membre prend la parole pour lui faire ses adieux. En 1669, La Mothe le Vayer n'a plus ses amis avec lui. François-Auguste de Thou est mort en 1642, Pierre Gassendi en 1655, Élie Diodati en 1661. Télémon, surnom donné à Gabriel Naudé, objet de l'hommage du compte-rendu 57, est quant à lui mort en 1653. La voix de La Mothe le Vayer est donc la seule qui demeure, la seule voix possible, et le silence apparaît aussi comme la seule compagnie d'un homme rendu solitaire par la vieillesse et le temps qui passe. Paradoxalement, cette voix est aussi seule capable de rendre à la vie des conversations perdues, mais rendues immortelles par la littérature et ressuscitées par la lecture. Le *Mémorial* peut dès lors aussi se lire comme un hommage à ses compagnons d'assemblées, mais aussi comme un refus de mortalité, comme une tentative de déjouer la mort par l'écriture en quelque sorte.

Pourtant, un élément important vient compromettre cet hommage rendu à ses amis, et ce sera le quatrième et dernier niveau de paradoxes qui nous intéressera dans le *Mémorial* : le narrateur utilise l'**anonymat**. Nous l'avons vu avec Gabriel Naudé qui est Télémon, mais aussi plus largement avec notre auteur lui-même, qui ne se nomme pas. François de la Mothe le Vayer, « libertiniste érudit » selon la formule donnée par René Pintard, compose en fait avec l'anonymat depuis le début de sa carrière. Son premier ouvrage, ses *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, était déjà publié sous une date et une adresse fantaisistes (« Francfort, chez Jean Sarius, 1506 ») et sous le pseudonyme d'Orasius Tubero. Il en aura d'autres, d'ailleurs : Orontès, Hésychius et Philoclès. Certaines identités cachées par les pseudonymes utilisés dans notre *Mémorial* (mais pas que) ont d'ailleurs été démasquées par René Pintard, que nous avons cité : Cassander est le mathématicien Gassendi, Xenomanès le magistrat François-Auguste de Thou, Marcellus le poète Guillaume Colletet, etc. Nous serions donc tentés d'essayer de

comprendre comment notre narrateur entend faire passer à la postérité ses compagnons et amis sans même les nommer, en les dépouillant de leur identité propre, comme une énième mise sous silence. La raison que nous avons retenue est que La Mothe le Vayer souhaitait, plus que les personnes qui les ont animées, immortaliser les conversations elles-mêmes, et les offrir aux lecteurs comme autant de moments vécus en collectif, dans le cocon de l'amitié, ne pas salir leur mémoire en publiant des conversations que certains membres auraient souhaité voir sombrer dans l'oubli sans couverture. De fait, La Mothe le Vayer ne nous offre pas uniquement des conversations plaisantes ; certaines sont des disputes et donnent lieu à des scènes de violence. Le compte-rendu LX (60), situé juste avant la fin de l'ouvrage, est consacré à la vantardise intellectuelle ; le narrateur rappelle que l'un des membres de la compagnie a poussé un autre, je cite, « plus rudement que ne porte la coutume des assemblées des gens studieux, où la civilité & la courtoisie sont religieusement observées », et de conclure « il est sorti là-dessus si confus, qu'à mon avis nous ne le reverrons de long tems ». L'anonymat, qui est une forme de silence, se fait donc stratégie d'hommage aux hommes et aux amitiés, dans leurs aspects les plus multiples.

En conclusion, c'est par cette littérature d'académies, parcellaire par nature, que je voulais revenir sur les mots écrits par Christian Salmon dans *L'Art du silence*. Il présentait dans son introduction la littérature comme la mémoire sensible du monde, écrivait qu'elle tissait des liens entre les époques, qu'elle pouvait être un analyseur et un guide. Il écrivait également que la littérature, en particulier la littérature du silence, pouvait nous permettre de surmonter les catastrophes. De fait, j'ai commencé cette thèse sur la littérature d'académies en 2020, l'année de la Covid, alors que mes contacts avec les autres consistaient majoritairement en une autre littérature, celle écrite sur les réseaux sociaux, sur les écrans, sur Whatsapp. Le silence et la voix, avec des êtres absents. Je me contenterai alors, comme le ferait peut-être François de La Mothe le Vayer, de remercier les organisateurs, les intervenants et ceux qui nous écoutent pour cette journée d'échanges, qui nous fait sortir de nos laboratoires et de nos livres pour nous faire converser à voix haute. Merci pour votre écoute.